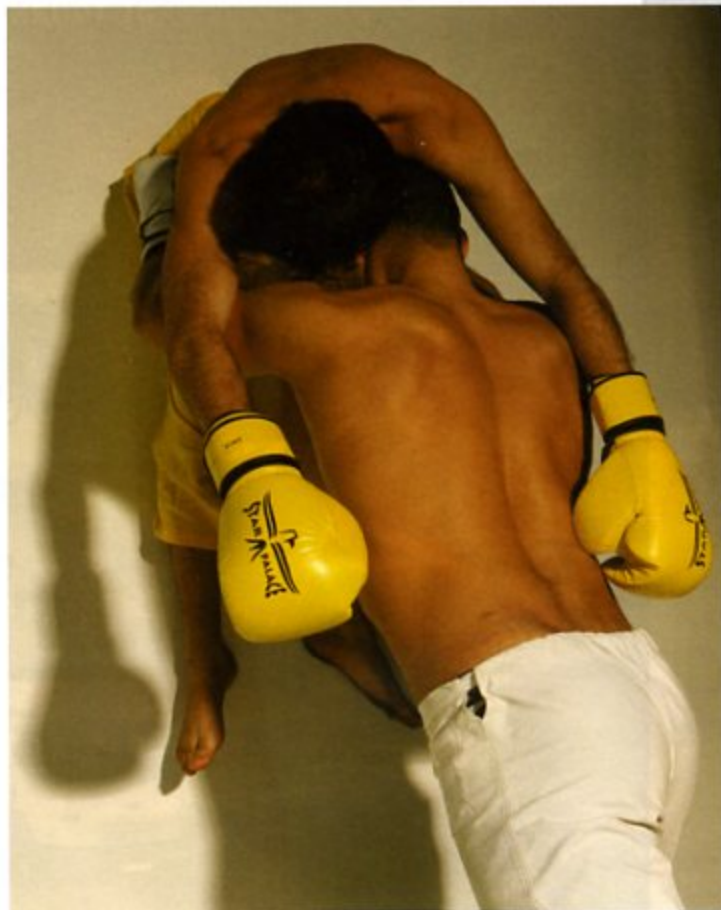




Ring, de Christian Nicosia, 2007.

À arpenter des territoires marqués par des violences militaires, policières, raciales, économiques (Palestine, Syrie, Liban, Grèce...), où contre toute attente fleurissent des œuvres et des manifestations dédiées aux arts vidéo et numériques, je me suis demandé d'où vient cette force insatiable qui fait tenir les hommes debout ? D'où vient cette force qui perce les murs des nationalismes, des replis sur soi-même, de la haine ? Force qui projette des images vers l'horizon où danse l'autre, l'étranger : la colère.

Quand je nomme la "colère", je ne parle pas du simple bouillonnement d'un pathos, ni d'une colère psychologico-politique provoquée par un sentiment d'humiliation nécessitant une vengeance réparatrice. Non, pour dire de quelle colère je parle, je dois faire un rapide détour par le premier vers de *L'Iliade*, où Homère s'adresse à une déesse en ces termes : "Chante, Déesse, la colère d'Achille..." (*mênin aeidé thea...*), et *L'Iliade* est le poème de cette colère.

Or, "colère", en grec, c'est *mênis*, et *mênis* c'est le même mot que *mnêné*, la mémoire, et donc aussi la pensée.

Il n'est pas innocent de ma part d'avoir fait ce détour, non par un texte philosophique ou politique, mais par une œuvre d'art fondamentale pour notre culture. La mère de toutes les poésies, de tous les arts (depuis la Grèce antique jusqu'à nos jours, en Occident). Je fais ici l'hypothèse qu'il n'y a de création artis-

tique profonde, essentielle, que provoquée par une colère métamorphosée en chant, en poème, en œuvre d'art. Sinon, comment comprendre que sur les champs de bataille fleurissent malgré tout des chants d'amour ?

colère à Beyrouth

À peine estompée l'onde de choc de la bombe qui endeuilla une fois de plus le Liban (le 20 octobre dernier à Beyrouth), s'est ouvert (du 22 octobre au 2 novembre 2012), les Rencontres internationales Art et Multimédia (Rami 3.0), où il s'agissait de faire le point sur les arts numériques au Liban, "à la croisée des arts visuels, de l'art vidéo, des arts de la scène et des arts en espace public". Un événement proposé par Zinc (Marseille) et Shamsicare (Beyrouth), en partenariat avec AltCity et avec la participation de Karaj (structure libanaise dédiée aux arts technologiques) et du festival des Instants vidéo.

Derrière ces appellations institutionnelles, il y a des individus, dont on ne dira jamais assez à quel point leur détermination éthique et artistique est exemplaire : Claudine Dussollier, Abdo Nawar, Ricardo Mbarkho. Courage et patience. Sensibilité et engagement poétique. Depuis des années, ils tissent des liens

L'ART VIDÉO ET LA COLÈRE D'ACHILLE

tenaces, fragiles, créatifs, entre les deux rives de la Méditerranée, loin des gesticulations médiatiques de certains.

À mon arrivée à Beyrouth, j'ai assisté à la présentation des travaux d'atelier (Médialab), réalisés par un groupe de jeunes Libanais accompagnés dans leurs recherches par les artistes programmeurs Mohamed Youssef (Égypte) et Naho (Japon). Des images numériques étaient projetées sur un mur blanc, les participants ont pu tour à tour intervenir sur le déroulement des images et des sons avec le seul mouvement de leurs bras. Entre le corps et l'image était posé un ordinateur, outil (Kinect) de captation des mouvements et de contrôle interactif. Dispositif que les jeunes artistes continueront par la suite à explorer pour inventer de nouvelles formes d'installation ou de performances.

En observant la beauté de ces corps "dansant", sculptant les sons et les images par quelques battements d'"ailes", j'ai pensé que Platon avait raison, à condition de remplacer le concept d'amour par celui de la colère : celui ou celle qui n'a pas l'expérience de la colère ne peut parvenir à libérer en lui-même l'énergie de l'idée.

Idee énergique qui permet de ne pas demeurer le domestique du présent. Une belle définition de l'acte artistique, non ?

colère à Tunis et à Marseille

Du 6 au 17 novembre 2012, la Galerie "Vol de nuits" à Marseille a accueilli une installation vidéo des artistes Paulina Salminen (Finlande), Andrés Jaschek (Argentine) et Mouna Jemal Siala



Pontons, de Paulina Salminen, Andrés Jaschek et Mouna Jemal Siala.

[Le spectateur] ne regarde pas un film, il fouille du regard et, comme un archéologue, fait des trouvailles et se demande ce que cela peut bien signifier.

(Tunisie): *Pontons* (2012). Un trio intercontinental ! Tout un monde ! Trois vidéoprojections simultanées et quelques photographies nous transportent d'une rive à l'autre de la Méditerranée. À perdre ses repères : photo 1) "Boulevard de Tunis", mais nous sommes à Marseille ; photo 2) : "Rue de Marseille", mais nous sommes à Tunis.

Comme toujours avec ces artistes, le processus vaut autant que le résultat. Il y eut en amont des ateliers avec des habitants des deux villes. Chaque participant fut invité à choisir un lieu significatif et à produire des textes engageant un point de vue, intime et sensible. Les images sont venues après, non pas pour illustrer, mais pour prolonger l'aventure, ouvrir d'autres possibles, accentuer les jeux de miroirs entre les deux cités. Oui, le mot tombe bien : "cité". Une ville et du verbe. Des mots et des rues qui se mêlent pour des vertiges non maîtrisés. Des regards croisés ici et là, car il faut avoir la tête à l'envers pour apprécier le droit chemin.

Il n'y a rien d'une démarche humaniste dans cette œuvre. C'est beaucoup plus pertinent que cela. Il y a de la dérive où l'autre (l'étrange et l'étranger) emplit les images de sa présence imperceptible. Le spectateur recolle les morceaux de sens, recompose les pièces d'un puzzle éparpillées. Il ne regarde pas un film, il fouille du regard et, comme un archéologue, fait des trouvailles et se demande ce que cela peut bien signifier. Le spectateur est le dernier monteur du film. Il y a des moments magiques où les images se connectent avec notre propre expérience de vie. Ces instants de vérité provoquent ce qu'une des paroles qui traversent les images exprime : une plénitude transitoire.

colère sur le ring

Le festival des Instants vidéo a proposé le 8 novembre dernier à Marseille un "meeting de boxe poétique" où, en s'inspirant d'une vidéo de Christian Nicosia (*Ring*, 2007), ceux qui le souhaitent furent invités à expérimenter un combat de boxe avec (ou contre) le boxeur professionnel Christian Nka. Une quinzaine de volontaires se sont prêtés au jeu, des filles et des garçons. En trois minutes (un round), chacun devait tenter de produire oralement de la poésie en situation de combat. Un caméraman filmait et retransmettait en direct son propre point de vue, sa propre approche des corps sculptés par les coups. Évidemment, d'emblée les participants (face à la force et la maîtrise de Nka) durent évacuer toute espérance de vaincre, toute perspective de satisfaire le plaisir d'abattre l'adversaire, cet autre supposé invincible... Et pourtant, il y avait de la joie sur le ring, joie contagieuse ressentie aussitôt sur les gradins. Une joie incomparable provoquée, je crois, par la découverte que nous sommes capables, de façon désintéressée, d'infiniment plus que ce que nous imaginons être capables. L'essence de l'art, en somme. Joie de la difficulté à prononcer des paroles tout en parant des coups, joie à se prononcer malgré tout avec ses postures, son souffle, ses regards, son écoute...

Hypothèse : l'art vidéo est un vagabondage entre désir d'envol et nécessité d'avoir les pieds sur terre. Une seule question : comment s'en sortir ? Avec des poings et des mises au point déliés.

colère dans la rue

17 novembre 2012. Je me rends à un rassemblement pour contester la nouvelle agression meurtrière de l'État sioniste contre les habitants de Gaza. Je me demande : "Où sont les artistes, les intellectuels, les poètes... ?". Colère ! "Chante, Déesse, la colère d'Achille..."

Marc Mercier